



Alternatives Européennes, promeut la démocratie, la culture et l'égalité au-delà de l'Etat-nation. Bonjour, je m'appelle Myriam et je suis coordinatrice de programme pour European Alternatives. Bienvenue au 2ème épisode.

Aujourd'hui, nous allons écouter une interview réalisée lors du festival Transeuropa de cette année, qui s'est déroulé en octobre 2023 à Cluj, en Roumanie. Depuis 2007, European Alternatives organise Transeuropa, un festival artistique, culturel et politique transnational. Le thème du festival de cette année était la tenue d'espaces, un point d'entrée pour réexaminer les valeurs qui sont importantes pour nous et pour se réapproprier les espaces physiques, les espaces virtuels et les espaces de l'esprit, pour une meilleure compréhension mutuelle, un meilleur apprentissage, une meilleure prise en charge et un meilleur changement.

Nous nous sommes entretenus avec deux activistes aguerris sur ce que signifie être actif, l'environnement dans lequel ils opèrent et la cause pour laquelle ils se battent, à savoir le droit au logement pour tous et en particulier pour la communauté rom marginalisée du quartier de Pata-rat. Cette conversation est divisée en deux épisodes. Le premier, celui que vous écoutez, est centré sur l'expérience personnelle de l'activisme. Le second se concentre sur le droit au logement et les stratégies utilisées pour poursuivre ce combat et le gagner très bientôt. Bonne écoute ! Bienvenue à tous. Ce podcast vous est proposé par European Alternatives.



Je suis Myriam Zekagh, coordinatrice des programmes et plus particulièrement des programmes pour la jeunesse.

Aujourd'hui, nous rencontrons Eniko Vincze et Istvan Szakats. Bonjour, merci de m'avoir invitée et bienvenue au festival. Merci beaucoup. Je suis membre fondateur du Housing Justice Movement à Cluj, logement social NOW, qui se concentre donc sur les questions de logement, la crise du logement. Je suis également professeur à l'université de Babes sur des questions liées à l'Europe sociale, aux théories urbaines critiques, et je dirige depuis 1996 la Fondation Desire, qui tente d'offrir un soutien organisationnel et administratif à différentes initiatives de la société civile.

Je vous remercie de votre attention. European Alternatives et la Fondation Desire ont été partenaires dans le cadre du projet des Assemblées européennes transnationales. Oui, oui, en effet, cette année.

Tout à fait. Je vous remercie de tout cœur. Istvan ? Je travaille à la Fondation Altar.

Je viens de découvrir que la vôtre est plus ancienne que la nôtre. Nous n'existons que depuis 1998. Cela fait donc 25 ans que nous sommes actifs.

Nous l'avons créée avec Ravensas Branka. Au départ, nous nous sommes adressés à des artistes de haut niveau et à des publics très éduqués. Depuis 10 ans, nous travaillons principalement avec des personnes socialement très défavorisées et nous faisons simplement de la culture.



Telle est notre trajectoire. Merci beaucoup. J'ai hâte de discuter de ces différentes approches dans le cas spécifique des luttes pour le logement ici à Cluj et en Roumanie.

Aujourd'hui, nous allons discuter de la question de savoir comment s'engager, comment lutter au niveau européen, mais avec le cas spécifique de la crise du logement. J'aimerais commencer par la première question. Nous sommes tous réunis ici grâce au festival TRANSEUROPA, que European Alternatives organise à Cluj-Napoca, en Roumanie, cette année.

Pour commencer, j'aimerais que vous me disiez, à votre avis, ce qui fait de ce lieu, de Cluj, une ville européenne ? Question difficile, car pour commencer, qu'est-ce que l'Europe et qu'est-ce qui est européen ? Absolument. Nous devrions y réfléchir. Parlons-nous de l'utopie de l'Europe ? Parlons-nous des aspects critiques de l'Union européenne en tant que telle ? Parlons-nous du passé ? Quoi qu'il en soit, je suppose qu'à partir de différentes géographies, nous avons des expériences différentes de l'adhésion aux communautés européennes, quelles qu'elles soient.

Ici, en Roumanie, nous sommes dans une sorte de semi-périphérie. Nous avons donc parfois l'impression de devoir faire plus d'efforts pour prouver que nous sommes Européens. Et puis aussi, lorsque nous sommes critiques à ce sujet, nous devons trop justifier pourquoi cette critique ou sur quoi porte cette critique.

En ce qui concerne le logement, je dirais qu'aujourd'hui, et nous avons commencé il y a 10 ans ou même 15 ans, nous pouvons voir à Cluj toutes les manifestations de la crise du logement, qui sont visibles au niveau européen. Plus important encore, la crise de l'accessibilité au logement, avec des prix élevés par rapport aux

salaires, aux revenus et aux pensions des gens. Nous voyons comment le grand capital, le capital immobilier et le capital financier affluent en Roumanie et à Cluj, et comment cela change complètement le secteur du logement.

Merci beaucoup. Ce sont des points communs avec d'autres villes européennes. Je suis tout à fait d'accord avec cela.

Je suis tout à fait d'accord. Cela fait de nous des Européens, si vous voulez. Tout à fait.

J'ai hâte d'avoir des éléments de comparaison plus tard dans cette conversation. Non seulement je suis tout à fait d'accord avec Eniko, mais vous savez, lorsque je travaillais en 2016 pour la Capitale européenne de la culture, Bid of the City, nous avons discuté de ce problème pendant des mois. Et à la fin, nous avons trouvé le slogan que Cluj est l'est de l'ouest. L'idée est donc que je me sens souvent plus balkanique qu'européen, ce qui me donne en quelque sorte un avantage stratégique dans notre façon de penser, dans nos capacités d'improvisation, dans nos capacités subversives. Et c'est avec cet ensemble de compétences que nous abordons l'Europe dans ce qu'elle a de bon et de mauvais. En général, nous percevons l'Europe comme quelque chose de bien.

Eh bien, non, c'est la même quantité de biens et de maux, comme le mentionnait Eniko, la crise du logement qui a frappé l'Europe, et la façon dont nous l'abordons avec nos compétences balkaniques spécifiques. Nous sommes tous des bâtards, d'une certaine manière, et cette bâtardise nous donne un certain avantage technique, au moins dans la manière dont nous abordons les choses. J'aime beaucoup cette approche selon laquelle nous sommes tous des bâtards.

Je veux dire, si vous m'acceptez dans ce nous, je pense que le fait d'être des bâtards, oui, c'est peut-être une forme de résistance qui est très inspirante et que je voudrais certainement copier dans d'autres contextes. Mais j'aimerais élargir un peu le sujet et vous demander, à votre avis, comment vous définiriez le politique, et surtout comment vous décririez la relation d'un individu avec sa communauté, avec les mouvements structurels et les mouvements plus larges dans lesquels il est impliqué dont ils font partie, volontairement ou non.

Eh bien, encore une fois, en parlant de logement, politique signifie pour moi une partie de l'économie politique du logement, et signifie comment la politique contribue à remodeler le secteur du logement en tant que domaine d'accumulation de capital, et comment au cours des 30 dernières années en Roumanie, en fait, cela était attendu de l'ensemble du pays par de nombreuses organisations internationales, vous savez, pour transformer le pays en une économie de marché.

C'est donc la politique qui soutenait cela. Il s'agit d'une question politique. En termes de mouvements, nous sommes des activistes. Nous ne faisons pas partie d'un parti politique, mais nous nous considérons comme tels. Ainsi, lorsque nous identifions les causes structurelles de la crise du logement au-delà de la situation, des désirs et des options de la personne ou de l'individu, nous sommes politiques, car nos demandes sont politiques. Nous demandons à l'État d'être responsable de ce qui se passe avec l'inabondabilité du logement, par exemple. Et nous attendons que les réactions au problème de la part de la société civile soient formulées en termes critiques. Bien entendu, nous respectons également d'autres initiatives, mais c'est ce que nous faisons. Partagez-vous le même avis ? Oui, bien sûr.

Le fait est que, pour moi, la politique est, si vous voulez, la capacité d'influencer les décisions concernant la distribution des ressources. C'est aussi général que cela. Et dans mon travail, il se trouve que je suis l'un des administrateurs d'un groupe de citoyens actifs.

Je ne me considère pas comme un « activiste », tout simplement parce que je ne me considère pas comme quelque chose qui se termine par « ist ». C'est la seule raison. Je ne suis pas un « artiste », bien que je sois diplômé des beaux-arts.

Je ne suis pas un « informaticien », bien que je sois également diplômé en informatique. Et je ne suis pas un « gauchiste », un « droitier », un « humaniste ». Tout ce qui se termine par « ist » est un non pour moi.

Mais à part cela, revenons à la question. Avec ce groupe dont je suis l'un des administrateurs, nous essayons d'influencer les décisions concernant la reconstruction de la ville, la transformation de la ville, l'attribution des logements, si vous y faites référence. Pas autant qu'Enika, bien sûr.

Dans tous ces aspects, nous essayons d'induire l'idée dans la population que la pratique de la politique n'est pas le monopole des partis politiques et des institutions qui leur sont directement subordonnées. C'est là tout l'enjeu. Il existe une influence politique et une pratique politique au niveau individuel.

Vos décisions quotidiennes, que vous achetiez ceci ou non, sont tout aussi politiques que le fait d'aller voter tous les quatre ans. Cela revient également à l'une des choses que vous avez mentionnées, à savoir que la lutte de la société civile devrait être portée au niveau politique et essayer de réinventer la dimension politique pour qu'elle soit plus inclusive. Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec cette description, mais la politique est bien plus importante que le vote et que les partis.

Elle est ce que vous en faites. Dans cette optique, comment amener plus de gens à la table des négociations ? À la table ou dans la rue ? Oui. Je ne sais pas si je pourrais en parler en termes très généraux.

J'ose peut-être évoquer quelques souvenirs de l'époque où, personnellement et avec d'autres, nous avons commencé à nous intéresser à quelque chose d'autre, qui était directement lié à notre position académique privilégiée. Il s'agit de l'expulsion en 2010 de plus de 300 Roms pendant l'hiver et de leur relogement dans la décharge de Patarat. Ce que nous avons fait, encore une fois, en tant que personnes privilégiées, c'est d'apprendre comment les gens ont vécu cet événement et quel serait leur message.

En effet, nous pensions que les personnes si vulnérables et exposées aux privations et aux dépossessions pourraient avoir la conviction ou la confiance en soi nécessaire pour dire que c'est injuste. Je suis aussi un être humain. Ce que vous me faites est inacceptable.

Et de mettre cela sous les yeux de toute la ville, et pas seulement des décideurs politiques. Je pense que c'est ce que nous avons fait pour créer des situations dans lesquelles les personnes souffrant de ces expériences dramatiques pouvaient expliquer et exposer leurs expériences. C'est ainsi que nous avons travaillé pour encourager les gens à oser exprimer leurs expériences vécues, à relier différentes expériences personnelles et à montrer qu'elles sont plus que personnelles.

Et, oui, pour créer ces situations où les gens peuvent se rassembler et exprimer l'idée que leur expérience personnelle est politique. D'accord. De mon côté, j'aimerais donner deux exemples.

Le premier concerne ce groupe que j'administre et qui compte aujourd'hui 16 200 membres. Avec ce groupe, qui existe depuis 11 ans, nous avons fait deux choses. Tout d'abord, la renormalisation de l'idée que le conflit est acceptable, ce qui est généralement un non-droit social.

Ce n'est pas à la mode. Vous gâchez vos relations. C'est quelque chose que nous faisons depuis 11 ans maintenant, en ramenant l'idée qu'il est normal de ne pas être d'accord, de ne pas être d'accord.

La deuxième chose que nous faisons avec Kluzloczibik est de pratiquer les conflits asymétriques. Je lis beaucoup de théories militaires sur l'idée de conflit asymétrique. Et tout ce que je lis, j'essaie de voir si cela peut être mis en œuvre avec ce groupe.

Et certaines peuvent l'être, oui. Par exemple, vous pouvez utiliser des outils différents de ceux de votre adversaire. Vous pouvez aller vite quand ils vont lentement.

Vous pouvez aller lentement quand ils vont vite. Tous ces principes de conflit militaire asymétrique peuvent être très bien appliqués. Et nous avons obtenu quelques succès notables ces dernières années.

Ainsi, avec ce groupe de 16 000 personnes, nous avons déjà un processus qui commence à bien se dérouler, même sur le plan social. Avec Pateret, c'est différent. Et c'est différent à cause de la masse critique, d'une certaine manière.

Lorsque vous avez un groupe de 16 000 personnes, la traction sociale, l'acceptabilité, les journaux, les quotas, etc. sont différents de ceux de Pateret, où vous avez un nombre limité de personnes qui ne sont pas bien perçues, qui ont beaucoup de préjugés sociaux à leur encontre. Et ce que j'essaie de faire personnellement pour lier ces deux phénomènes, c'est de déclencher des actions de solidarité dans lesquelles, en réalité ou par mimétisme, j'essaie d'insinuer que cette cause est la même cause que la grande cause du groupe des 16 000. Et l'une des méthodes que j'ai utilisées consiste à essayer de calibrer la façon dont la cause rouge est peinte en vert.

Ce groupe de 16 000 personnes, qui sont pour la plupart des citoyens de la classe moyenne, bien éduqués, ne se ralliera pas à l'équipe rouge. Ils se rallieront à l'équipe verte. Et je dis toujours qu'en fait, ce que je peins en vert est une équipe rouge.

Mais ils ne s'en rendent compte que lorsque j'en parle en équipe rouge. J'essaie donc toujours de me demander quelle quantité de peinture rouge je peux utiliser dans cette chose potentiellement verte. Et j'essaie d'augmenter. Parfois j'échoue, parfois je réussis.

J'aimerais utiliser ces deux points pour rebondir sur la question de l'activisme en général, et en Roumanie en particulier. J'aimerais savoir si, à votre avis, il y a beaucoup de travail à faire pour recadrer notre compréhension de notre situation et des corrélations entre la puissance de nos actions, ce qu'elles sont, ce qu'elles peuvent être et ce qu'elles devraient être. Y a-t-il des spécificités à essayer de rendre la vie meilleure ici par rapport à ce que vous avez vu dans d'autres pays ? La théorie des conflits asymétriques, que je recommande vivement, et qui fait l'objet d'une littérature abondante et d'une pratique sur laquelle vous pouvez vous appuyer, peut apporter des éléments communs.

Ce dont je suis sûr, c'est que l'un des principes fondamentaux serait de connaître son territoire. Par exemple, Cluj est une petite ville sociale. Bien qu'elle compte près d'un demi-million d'habitants, 400 000, un peu moins.

En fait, c'est comme un grand village dans lequel il y a des réseaux de relations qui se chevauchent. Et à chaque fois que vous vous déplacez un peu, vous déplacez en fait cinq ou six réseaux de relations. Sachant cela, comment votre action va-t-elle se propager ? Quels types de relations vont être détruits ? Quel type de relations subsistera ? Il est essentiel de savoir sur quoi vous pouvez compter.

Et je suis sûr qu'en Occident, cela fonctionnera de la même manière. Oui, c'est une très grande question. Il est probable que la différence ici soit façonnée, encore une fois, par notre position géopolitique et nos formations historiques.

Peut-être que le fait que nous venions d'un État socialiste, je ne sais pas, a fait que les choses, au moins dans les deux premières décennies, ont souvent embrassé des valeurs beaucoup plus sociales et libérales. D'une certaine manière, nous avons récupéré, rattrapé, tout ce qui manquait dans les années 60, 70 et 80, comme la liberté d'expression. Il y a donc peut-être eu plus de consensus dans les deux premières décennies, dans les initiatives de la société civile, parce qu'elles s'inscrivaient toutes dans cet agenda social-libéral.

Et elles se sont beaucoup plus diversifiées après, au cours de la dernière décennie, exactement pour cette raison. Et c'est toujours le cas, parce que personnellement, je suppose que je suis socialiste, donc gauchiste, philipiste, est dans mon identité. Mais il y a aussi d'autres personnes, évidemment, beaucoup de camarades qui font cela, qui supposent qu'il est encore très difficile, vous savez, d'être critique envers le capitalisme.

Parce que même après 30 ans, quelles que soient les mauvaises choses qui se produisent dans notre société, les gens accusent le communisme. Oh, c'est le communisme qui fait ceci ou cela. Ou la corruption de nos politiciens fait que nous ne pouvons pas vraiment réaliser un bon capitalisme tel qu'il est, ou tel qu'il devrait être, ou tel qu'il est supposé être dans les pays occidentaux.

Donc, oui, il nous faut peut-être plus d'efforts, vous savez, pour exprimer cette critique systémique que ne le font nos camarades occidentaux. Cependant, oui, la vie est dure pour eux aussi, je suppose, dans ce sens. Le communisme n'est même pas à blâmer.

Il y a la colonisation pour plusieurs catégories de population, mais c'est vrai que ce n'est pas la même chose. Vous blâmez les colons, vous savez. Ils ne voulaient pas l'être.

Il est peut-être plus difficile pour nous de nous rendre visibles sur la scène mondiale. Je me souviens de la pandémie, mais pas seulement, n'est-ce pas ? Lorsqu'il s'agit d'activisme, l'accent est mis sur les discours et les pratiques occidentaux. D'accord, je peux reconnaître qu'il y a de grandes actions là-bas, ou qu'il y a plus de moyens de résistance politique, Black Lives Matter, ou, je ne sais pas, le référendum de Berlin pour l'expropriation des grands propriétaires terriens.

Nous n'avons donc pas de grandes actions ici, mais ce que nous faisons n'est pas assez visible sur la scène internationale. Et je sais qu'en tant que pays, nous avons parfois l'impression d'être obligés de rattraper ce qui se passe là-bas et de ne pas reconnaître pleinement le potentiel de ce que nous sommes réellement en nous-mêmes sans rattraper d'autres normes. Oui, c'est très bien.

Je pense que vous, pauvres Occidentaux, n'atteindrez jamais le niveau de micro subversion dont nous sommes capables depuis des décennies, des centaines d'années ou depuis toujours. Et parfois, lorsque je vais en Occident et que je prêche la façon dont les choses devraient être faites, je perçois un tel niveau de conformité, d'ennui et d'obéissance à la loi que les Roumains n'ont jamais connu. Je veux dire que dans cette partie des Balkans, nous savons toujours que les lois sont élastiques et pleines de trous.

Il suffit d'une bonne interprétation pour contourner la loi. Avec cette chose, avec cette, si vous voulez, cette légèreté de, ouais, on s'en fout. C'est écrit par des gens.

Elle peut être modifiée par des gens. Il peut être interprété. Elle peut être subvertie.

C'est tellement présent dans la façon dont j'ai grandi en 1955 que l'on ne prend jamais rien au sérieux en Roumanie. Et j'ai vu, si vous voulez, un conditionnement social, presque une bigoterie. Un exemple notable est celui de la REN, où j'étais commissaire d'une exposition et où j'ai eu un débat public avec des jeunes.

Je leur ai demandé quel était leur plus gros problème. Oh, nous ne pouvons pas organiser des rave-parties au-delà de trois heures parce que la police vient et ferme les rave-parties à trois ou deux heures. Et j'ai dit : pourquoi ne pas aller à l'encontre de la loi ? Mais c'est la loi. C'est une histoire vraie.

En tant que Français, je viens moi-même de France, je n'oserais pas dire que je représente ces jeunes que vous avez rencontrés à REN. Mais je reconnais qu'il peut y avoir un rapport différent à la loi et aux choses qui sont faites. Et peut-être que nous sommes en train de reconquérir cela aussi, peut-être avec plus de fatigue.

Mais ce que j'aimerais que nos auditeurs entendent de votre bouche, c'est que vous nous parliez un peu de cette audace ou, à tout le moins, de cet espoir de pouvoir changer quelque chose. Y a-t-il quelque chose que vous attendez, que vous trouvez chez les personnes les plus motivées autour de vous, comme cette étincelle ou ce désir de continuer à mener le bon combat ? Je vais peut-être en faire une question personnelle. Qu'est-ce qui vous a poussé à continuer à vous battre si longtemps, depuis la fin des années 90 ? Il semble que je ne sois pas très inspiré.

Je partirais d'un paradoxe, à savoir que plus on apprend, plus on est désespéré. Cependant, la connaissance, la production, sont très importantes pour l'action politique. Mais je dois admettre que j'étais beaucoup plus optimiste en 2010 lorsque nous avons commencé à faire des choses sans nous appeler activistes, sans avoir vraiment d'expérience, mais en apprenant ensemble, comment identifier les problèmes, comment expliquer leurs causes, que faire contre eux.

Et au fur et à mesure que nous en apprenions davantage, par exemple sur les causes de la question du logement, nous nous sommes rendu compte que nous étions très petits. Et lorsque vous vous rendez compte que vous êtes petit, il devient de plus en plus difficile de croire que vos actions ont de l'importance. Néanmoins, personnellement, je me suis posé la question suivante : et si j'arrêtais de faire ce que je fais, ce que j'ai fait au cours des 15 dernières années ? Et je me dis que ce ne serait pas mieux.

Je continue donc. D'une certaine manière, même si nous reconnaissons l'ampleur des causes de cette question du logement, je pense que si nous n'insistons pas, si nous ne répétons pas et si nous ne faisons pas, je ne sais pas, un effort cohérent d'organisation et de mobilisation, alors il n'y aura vraiment aucune chance de changement. Et encore une fois, je me diviserai entre, je ne sais pas, un universitaire qui produit des connaissances par le biais de la recherche.

Parfois, je suis également doué pour produire un discours, un discours critique pour le changement. Néanmoins, j'essaie aussi d'organiser. Et, vous savez, je ressens toujours ce fossé d'une manière ou d'une autre et je suis toujours très émotive lorsque je vais dans la rue et que je fais un discours ou que je m'adresse aux médias.

Maintenant, je m'y suis habituée. Mais je suppose que c'est l'une des choses les plus difficiles. Néanmoins, je suis convaincu que nous, les intellectuels critiques, ne pouvons rien changer au statu quo.

Et cela inclut les questions de logement. Et nous ne devrions pas penser uniquement aux classes dites moyennes, qui ont davantage accès aux connaissances que nous produisons et qui circulent d'une manière ou d'une autre dans les médias sociaux ou par d'autres moyens. Mais, oui, il serait bon d'élargir le champ d'action.

Encore une fois, vous savez comment combler ces fossés entre vous en tant qu'intellectuel et vous en tant que personne qui veut faire partie d'actions et de réalisations collectives plus vastes. Je pense que cela me permet de rester en vie dans ce domaine, de croire que je peux apporter une petite contribution, non pas en apportant le changement, mais en apportant ma pierre à l'édifice. Dans mon cas personnel, l'idée est que j'aime vraiment le luxe de me permettre de nommer la merde comme de la merde.

Et c'est un tel luxe, un tel privilège, qu'à chaque fois que je vois quelque chose que j'apprécie comme de la merde, je dis que c'est de la merde. C'est un sentiment tellement libérateur, tellement émancipateur pour moi, et ma vie personnelle s'en trouve améliorée.

Et juste pour rappeler, Rosa Luxemburg a dit, c'est apparu un de ces jours sur mon Facebook, que la chose la plus révolutionnaire que l'on puisse faire, c'est de dire que l'on ne peut pas se contenter d'être un homme.

est de dire ce qu'ils pensent. Oui, et cette chose de... c'est une interaction entre l'authenticité et l'appartenance. Et plus vous êtes authentique, plus vous perdez votre appartenance en général, parce que vous ne vous conformez pas à l'opinion générale, et vous ne ferez que voler, voler autour du navire, le tas de merde, et ce n'est pas agréable, socialement parlant.

Mais d'après mon expérience, comme j'apprécie de plus en plus cet état où je m'offre ce luxe, je me contente de pratiquer, et certaines personnes s'en inspirent. Et concernant ce que vous avez dit, avec lequel je suis totalement d'accord, à savoir que plus vous en faites, plus vous êtes désespéré, Chorán, un philosophe roumain, a dit que la seule position éthique qu'il puisse imaginer est l'état de désespoir constant. Et je suis d'accord avec cela.

Si vous élargissez suffisamment votre champ d'action, vous vous rendez compte que c'est sans espoir. Mais c'est la raison pour laquelle il ne faut pas élargir son champ d'action à l'excès. Il faut aussi se réjouir des petites victoires de temps en temps.

Parce qu'il y en a, en fait, il y en a. Parce qu'en fait, certaines choses que vous faites bien, la vie de certaines personnes s'améliore pendant un certain temps, et c'est là que vous êtes heureux. Oui, enfin, oui, nous avons réussi.

Merci d'avoir écouté Au-delà de l'État-nation. Pour plus d'épisodes et d'autres séries, abonnez-vous à notre chaîne. Restez au courant de nos derniers projets en visitant notre site web, euroalter.com, où vous pouvez vous inscrire à notre lettre d'information, et suivez-nous sur les médias sociaux, à [euroalter](http://euroalter.com).